

LA PROPAGANDE.

Il ne suffit pas à un pouvoir d'avoir la force, il faut qu'il s'en serve. La Propagande est le bras droit de la Papauté. Tout ce qui concerne la conservation et la propagation de la foi dans les pays infidèles ou hérétiques est du ressort de cette congrégation. C'est elle qui envoie des missionnaires dans les diverses parties du monde qui assigne les missions différentes corporations religieuses, qui présente les sujets au Saint-Père pour les évêchés, les vicariats et préfectures apostoliques, etc. C'est elle, en un mot, qui est chargée du spirituel et du temporel des missions, et qui résout les litiges qui peuvent s'élever par rapport aux juridictions.

Pour animer cette grande armée de la conquête catholique, la Propagande a recours à un conseil d'administration, qui est comme le conseil de guerre qui détermine les points à attaquer et les mouvements à opérer. Un conseil des finances administre les revenus considérables qui sont destinés à faire face aux dépenses du prosélytisme catholique. Une imprimerie est attachée à la Propagande, et peut imprimer et corriger des œuvres écrites dans toutes les langues du monde. On m'y a montré le *Pater* imprimé en deux cent cinquantes langues ou idiomes.

LA MAISON DU PAPE.

Le Saint-Père a autour de lui un nombreux personnel. Le Vatican est le plus grand palais du monde. On y compte près de onze mille chambres, grandes ou petites. Pour occuper cet immensité, il ne faut pas moins de deux mille employés de tout ordre. Il n'y a pas lieu de faire ici le dénombrement des *bussolanti*, des *gardes suisses*, des *palatins*, des *cameriers de cape et d'épée*, des *clers de la chambre*, de tout cet entourage splendide qui fait du Vatican et de la cour pontificale, l'ensemble le plus pittoresque du monde. Dans le Vatican, la Pauline, la Royale, la Ducale, la Consistoriale, sont des monuments magnifiques, mais ils appartiennent à la Catholécité et au culte, beaucoup plus qu'au Pape. A mesure que le Saint-Père se rapproche de ses appartements privés, les salles perdent de leur éclat et de leur ampleur, jusqu'à ce qu'on arrive au cabinet de travail du Pape, qui n'est autre qu'une simple cellule de religieux, avec des meubles reconvertis de serge verte, et de petits rideaux de mousseline aux croisées. Ainsi en est-il pour le personnel. La cour est pour le Souverain Pontife. Léon XIII n'a ordinairement affaire qu'à un nombre très restreint de serviteurs. Dans la Papauté, l'institution est grandiose, et l'homme simple.

Parmi les serviteurs qui entourent le Souverain Pontife, quelques-uns l'ont accompagné de Pérouse à Rome. Quelques membres du clergé Romain se sont plaints de cette intrusion qui avait pour résultat de retarder l'avancement et d'entraver la carrière. Léon XIII ne s'est pas laissé arrêter par ces plaintes intéressées. Pendant son long séjour à Pérouse il avait eu l'art de discerner quelques individualités, et la patience de les former pour la vertu et le gouvernement des hommes. Monté sur le trône Pontifical, il a gardé autour de lui cette troupe choisie, et il s'en sert pour le plus grand bien de l'Eglise. "On ne gouverne qu'avec ses amis" disait St. Just. Tous les membres du clergé Romain sont les amis du pape ; mais la petite colonie Pérusine est plus amie, et cette tendresse particulière est le délassement de la vie si austère de Léon XIII. Comment ne serait-il pas touché du respectueux dévouement de ce grave et éminent prélat, Mgr Laurenzi, d'une conversation si attachante et d'un aspect si vénérable ? Tout Rome est ému de l'affection filiale de ce gracieux homme d'église qui s'appelle, Mgr Boccali, élevé par le Pape dans son archevêché de Pérouse, et qui, inséparable de son bienfaiteur et de son

maître, lui consacre son intelligence et ses forces par un zèle passionné. Ces nobles et fidèles affections sont le seul rayon de joie qui dore l'intérieur sévère du Vatican.

L'Eglise de Saint-Pierre de Rome

L'antiquité, qui nous a légué de belles lois sur l'architecture, n'a rien produit de pareil à la métropole du monde chrétien, à la basilique de Saint-Pierre de Rome. Non, il n'est pas de spectacle plus merveilleux que celui qui s'offre au voyageur lorsqu'il arrive à Saint-Pierre. Et d'abord il mesure d'un regard étonné une place, dont il n'existe de modèle dans aucun pays de l'univers, une place dont les contours sont dessinés par une épaisse forêt de colonnes qui suit sur quatre rangs les deux vastes courbes d'un oval immense. Au milieu de cette ellipse, qui a deux cents mètres de long, s'élève un obélisque égyptien, d'un seul morceau de granit oriental : c'est celui que Caligula avait fait transporter à Rome et que Sixte-Quint fit placer à l'avant scène de Saint-Pierre.

Des deux côtés de l'obélisque jaillissent deux fontaines dont les eaux abondantes retombent dans un double bassin de granit. Les deux portiques, que l'on appelle la colonnade du Bernin, dessinent par leur quatre rangées de colonnes, trois routes dont la plus spacieuse est assez large pour laisser passer les carrosses des cardinaux. Sur l'entablement de ces portiques, ornés de balustres, s'élèvent cent quatre-vingt-douze statues colossales qui paraissent à peine de grandeur naturelle à côté du prodigieux monument dont elle décorent les avenues. A la suite de la place ovale s'ouvre une autre place en trapèze qui précède la façade, au milieu de laquelle on remarque le balcon, d'où le pape donne sa bénédiction *urbî et orbî*. On monte enfin par un grand escalier au vestibule de Saint-Pierre, portique de proportions gigantesques, coloré de marbres précieux, incrusté de bas-reliefs, rehaussé d'or et de mosaïques, et comme gardé par les deux statues équestres de Charlemagne et de Constantin.

Celui qui entre pour la première fois dans Saint-Pierre n'en conçoit pas d'abord toute l'étendue. L'immensité de Saint-Pierre ne pénètre que lentement dans la pensée, mais une fois que l'esprit s'est ouvert à cette perception, les choses grandissent comme par enchantement ; la nef s'allonge, les voûtes s'élèvent à une hauteur prodigieuse, les nains deviennent des colosses, les chapelles paraissent aussi vastes que des cathédrales.

Les plus célèbres monuments de l'Europe sont petits en comparaison de Saint-Pierre. Les cathédrales de Strasbourg et de Milan ne sont pas de moitié aussi grandes. Notre-Dame de Paris a cent mètres de moins en largeur, et Saint-Paul de Londres a soixante mètres de moins en longueur.

La hauteur de la coupole de Saint-Pierre depuis le pavé de l'église jusqu'au sommet de la croix, est de cent quarante mètres, c'est-à-dire que les tours de Notre-Dame ne s'élèveraient pas même à la hauteur ou commence la courbe de la coupole.

Mais quelle magnificence dans ces nefs interminables, quel peuple de statues ! que de monuments dans ce monument ! On y compte cent cinquante figures de bronze ou de marbre ; dix-neuf mausolées d'une richesse sans égale ; on y voit des chapelles où scintillent l'améthyste, l'émeraude, le saphir, ou abondent le porphyre, et le jaspe, et l'albâtre oriental, et le granit. Il y a là un tabernacle qui est porté par douze colonnes en lapis-lazuli, de six mètres de hauteur, et le baldaquin de bronze qui couronne le maître-autel est plus élevé que la colonnade du Louvre. Mais en est soutenu par quatre colonnes torses surmontées de quatre anges, et qui seules feraient croire à l'incroyable magnificence du temple de Jérusalem. Enfin, quarante papes ont épuisé ici leurs trésors, et les plus grands hommes y ont épuisé leur génie.

Pour que cette description, que nous empruntons à M. Armentaud, fût complète, il faudrait y joindre le récit des fêtes religieuses dont Saint-Pierre a été le théâtre. Ici des papes ont été intronisés ; ici des papes ont été enterrés ; les canonisations de saints nombreux y ont été solennisées avec une pompe dont rien ne peut donner l'idée lorsqu'on ne l'a pas vue.